

Dix filles en mode

Elles viennent de milieux défavorisés et bénéficient d'une expérience sociale originale pour réussir en classe préparatoire. Comment ont-elles vécu le marathon de cette première année sur les mêmes bancs que les enfants de l'élite parisienne ? L'Express les a suivies depuis la rentrée.

Par **Libie Cousteau**

Photos **Julien Chatelin** pour L'Express



COCON A Paris, la Maison Echiquier offre à ces bachelrières boursières un cadre idyllique ainsi qu'un soutien scolaire et psychologique. Ici, de g. à dr., Nathalie, Raphaëlle, Claire, Judith et Zaïna.

prépa



C

« 'est magnifique ! » s'ex-tasie l'une. « Le paradis ! », renchérit une autre. « On a beaucoup de chance », lance une troisième. Regards virevoltants, voix haut perchées par l'excitation, elles sont une dizaine à papillonner d'une pièce à l'autre, à la découverte de leur appartement. Nous sommes à la fin du mois d'août 2013, Raphaëlle, Joanna, Claire, Layla* et leurs futures colocataires viennent tout juste de poser leurs valises dans ce 280-mètres carrés situé dans un élégant immeuble haussmannien du VIII^e arrondissement de Paris. Dans quelques jours, elles feront leur rentrée en classe préparatoire aux grandes écoles dans l'un des prestigieux lycées de la capitale, Jean-Baptiste-Say, Janson-de-Sailly, Jules-Ferry ou Carnot. Provinciales ou banlieusardes, elles ont été sélectionnées, parmi les élèves admises en prépa, par la Fondation financière de l'Echiquier pour intégrer la Maison Echiquier, un cocon qui offre à ces bachelières émérites et boursières non seulement un cadre idyllique mais aussi un soutien scolaire et psychologique pour affronter cette première année de prépa. Depuis 2010, chaque année, cette fondation accueille un groupe de jeunes filles avec l'espoir de les soustraire au déterminisme social. Pourquoi des filles ? Parce que les garçons disposent déjà de nombreuses places d'internat. Mais aussi, reconnaissent les responsables de la fondation, car les filles sont plus faciles à gérer que les garçons.

Se donner corps et âme

La Maison n'est pas *Le Pensionnat de Chavagnes*, mais... les pensionnaires doivent obéir à un règlement strict et se donner corps et âme à leurs études, : aucun invité, pas de sorties sauf le samedi jusqu'à minuit, et présence obligatoire la moitié des vacances scolaires pour travailler. Surveillées par une maîtresse de maison, sorte de *super nanny* présente vingt-quatre heures sur vingt-quatre, elles bénéficient d'un accompagnement individuel, d'entretiens de personnalité et de cours de soutien. Une aide indispensable pour traverser « un ●●●

●●● parcours éprouvant pour tous et particulièrement pour elles », souligne Bénédicte Gueugnier, présidente de la Fondation financière de l'Echiquier. Dans ces antichambres de l'élite où l'on trime deux ans pour obtenir une bonne école, conditions de travail et origine sociale sont discriminantes.

Filles de femme de ménage, d'animatrices de centre de loisirs ou d'employés, la plupart ont découvert l'existence même de la prépa par leurs profs de terminale. Sensibles à leur potentiel, ces enseignants les ont encouragées à tenter leur chance. Parfois étonnées d'avoir décroché, grâce à leurs résultats scolaires,

vient de ses premières heures à Paris, pour l'entretien avec la fondation : « Je suis venue toute seule, j'ai vu la tour Eiffel, le Louvre, les Invalides, le tombeau de Napoléon. » En provenance d'Avignon, Claire tire déjà des plans sur la comète. Pianiste, elle espère assister à des concerts, mais aussi voir des expositions et « profiter de toute cette richesse ».

Une semaine après la rentrée des classes... En cette fin d'après-midi, un silence opaque règne dans le bel appartement. Installées au salon ou dans leur chambre, les filles sont plongées dans leurs livres jusqu'au dîner. Tous les jours, à 19h45, elles se retrouvent autour de

s'étonne « de la quantité astronomique de livres à lire ». Dans la même filière à Janson, Raphaëlle, la voix tremblante, avoue avoir travaillé pendant six heures, un soir, pour ne pas prendre de retard, avant de tomber sur son lit « complètement KO ». S'organiser, prendre le rythme, renoncer aux loisirs, au sport, aux week-ends : l'atterrissage est abrupt pour les locataires de l'Echiquier. Eloignées de leur famille, la plupart du temps pour la première fois, elles doivent gérer, aussi, cette coupure affective. « J'appelle ma mère tous les soirs et je parle souvent à mes sœurs », confie Layla.

Couette Pokémon rapportée de Lille,

RÉVOLTÉE « Le lycée ne nous prépare pas du tout à la réflexion », déplore la Brestoise Joanna, en prépa HEC.



INQUIÈTE En hypokhâgne, Raphaëlle, de Marcq-en-Barœul, en veut à ses profs, « qui ne sont pas là pour aider [les élèves] ».



qui une hypokhâgne, qui une prépa scientifique dans un établissement réputé, elles abordent le marathon de la première année pleines d'énergie.

Dans le vaste salon baigné de soleil, enfin posées, elles babillent avec entrain. Arrivée de Marcq-en-Barœul (Nord), Raphaëlle, une blonde au visage enfantin, raconte ses recherches sur Internet en quête d'un foyer, avant d'avoir été sélectionnée par la fondation : « Au lieu de réviser le bac, je passais mes soirées devant mon ordinateur. » Joanna, une Brestoise d'origine portugaise, se sou-

la grande table rectangulaire de la cuisine. Pendant cette petite heure de pause repas – imposée par le règlement –, elles se déchainent, parlent toutes en même temps sans s'écouter. Exaltée, Joanna raconte : « J'ai croisé Nicolas Sarkozy qui faisait son footing au parc Monceau, il est tout petit », s'esclaffe-t-elle. Dans le brouhaha, Layla tente de reprendre des forces. « Au début, j'ai trouvé ça hyperspeed. Le soir, j'essayais de relire mes cours, mais j'étais vraiment trop épuisée », explique-t-elle. En hypokhâgne au lycée Jules-Ferry, Claire, elle,

poster de la route 66 au mur, la jeune fille, en prépa scientifique, a placardé quelques formules de maths au-dessus de son lit. Plus tard, Layla souhaite devenir ingénieur dans l'aéronautique. « La puissance d'un avion, ça me fascine », dit-elle. Mais derrière son sourire lumineux pointe la crainte de ne pas y arriver. « J'ai eu une khôlle [un examen oral] sur les oscillateurs harmoniques. J'ai pataugé, j'ai un peu perdu mes moyens. Les profs sont si sévères », raconte-t-elle en s'assombrissant. Parmi les premières de la classe l'an dernier, elle a choisi la prépa « pour être tirée vers le haut et pousser [ses] limites ». Elle est servie. Durant tout le premier trimestre, Layla trime. « Comme un âne ! J'apprends mes cours sans les comprendre. Je fonce sans

Par rapport à ses 16 ou 18 sur 20 du lycée, c'est la dégringolade. A son dernier DST de maths, Layla a récolté un 1,5 sur 20

réfléchir, il faut avancer. On ne peut pas prendre le temps de respirer. »

Trois heures de travail tous les soirs, quatre heures le samedi et sept le dimanche. A la Toussaint, lors du point d'étape, devant Bénédicte Gueugnier et Alix Bouwyn, chargée du développement à la fondation, Layla est dans ses petits souliers. Le tableau n'est pas fameux. Par rapport à ses 16 ou 18 sur 20 du lycée, c'est la dégringolade. A son dernier devoir sur table de maths, elle a récolté un 1,5 sur 20. Layla paie cher la différence de niveau entre son lycée lillois et cette grande prépa parisienne, classée parmi les 10 premières de France.

sans se soucier de nos problèmes ». Les siens sont multiples : difficulté pour s'organiser, fatigue, moral en berne. A la Toussaint, elle songe même à renoncer : « C'était trop dur psychologiquement, raconte sa mère. Si elle n'avait pas été entourée à la Maison de l'Echiquier, elle aurait sombré. » Surtout qu'à Janson Raphaëlle n'a pas vraiment réussi à se faire des amis. A l'heure du déjeuner, elle se retrouve souvent seule. Les autres filles des prépas, ces « gravures de mode habillées avec des marques », snobent la provinciale « mal sapée et peut-être trop naïve à leur goût », explique-t-elle, lucide. Découragée, elle vit mal l'inégalité

travail », Raphaëlle évoque ces plannings qu'elle établit chaque semaine, sans jamais arriver à les suivre. A la fin du trimestre, elle est 42^e sur 48. Au retour des vacances de Noël, elle scotche une affiche sur l'armoire de sa chambre : « Tout prendre en notes, même quand je ne comprends pas ; ne pas me comparer aux autres ; ce sont mes propres victoires que je gagne. Je me fixe des objectifs », est-il inscrit au marqueur rouge.

S'accrocher. Malgré la rudesse des débuts, les pensionnaires de la Maison persévèrent, testent de nouvelles façons de mettre les livres en fiches, d'apprendre par cœur, de résoudre un problème de



OPINIÂTRE « Je retape tous mes cours, c'est peut-être une erreur », s'inquiète Claire, en hypokhâgne.



A la fin du premier trimestre, elle est la dernière de sa classe. Ses profs de terminale ne l'avaient guère alertée. Ses parents... encore moins.

Victime du « choc prépa »

Pour Raphaëlle, les difficultés sont similaires, voire pires. Très stressée, la jeune fille manque de confiance en elle. Elle veut bien faire, aller loin... Chacune de ses « sales notes », elle l'avale comme une pilule empoisonnée. « Raphaëlle a été victime du « choc prépa », cette claque que tous les élèves prennent en arrivant », explique Sonia, sa marraine de la Financière de l'Echiquier, qui l'épaulera toute l'année. En manque de reconnaissance, Raphaëlle en veut à ses profs, « qui ne sont pas là pour nous aider et font cours

culturelle, qu'elle décrit avec humour : « Pour la plupart des élèves de ma classe, les repas en famille sont des khôlles depuis qu'ils sont tout petits. Sur Napoléon, ils connaissent des batailles dont je n'ai jamais entendu parler. Ils parlent couramment anglais, évoquent leurs voyages à l'autre bout du monde et comprennent tout de suite ce qu'on leur demande », poursuit-elle, sans pouvoir arrêter sa vindicte. « Après les vacances de février, tous reviennent avec la marque blanche des lunettes de ski. »

Au point d'étape trimestriel, Alix Bouwyn lui glisse quelques recettes : « Tu n'es pas assez stratège. Tu ne dois pas te plonger dans des livres sans avoir appris ton cours au préalable. » Consciente d'être étouffée « sous l'avalanche de

maths, de construire un plan de dissertation, d'organiser leurs journées et leurs week-ends de travail. La fondation leur a fait confiance, leurs parents croient en elles, on leur offre des conditions idéales. Elles ne veulent pas décevoir. Et puis, Claire ou Raphaëlle ne veulent pas revivre la galère qu'ont connue leurs mères.

Tarte salée et salade verte, en ce soir d'hiver, on dîne léger à la Maison Echiquier. Pendant le repas, c'est Vincent Peillon qui échauffe les esprits et la conversation. Le ministre de l'Education nationale d'alors veut baisser les salaires des profs de prépa pour mieux payer ceux des ZEP. Les filles sont révoltées. « C'est normal qu'ils soient mieux payés, ils forment l'élite, quand même ! » s'exclame Joanna, en ●●●

●●● prépa HEC. « Ils subissent une énorme pression, ils doivent être au courant de tout, et corriger des copies de 12 pages, ça n'est pas si rigolo », assure Raphaëlle en servant le dessert. Même Layla chante les louanges de ses bourreaux : « Ils sont hyperdisponibles », s'exclame-t-elle. Les filles s'inquiètent, elles croient aux menaces de disparition des prépas agitées par leurs profs. « Et si on ne terminait pas l'année ? » lance Raphaëlle d'une petite voix.

Chemisier blanc et gilet bleu marine, Claire se pose délicatement dans le fauteuil du petit salon où se déroule son

mes cours, c'est peut-être une erreur », s'interroge-t-elle. Sérieuse et très scolaire, elle dramatise ses difficultés. Claire s'en sort avec des résultats corrects. Mais elle se tourmente pour son avenir. Attirée par l'excellence de la prépa, elle voudrait ensuite devenir journaliste, « un métier où l'on bouge avec le monde qui avance », décrit-elle. Par manque de temps et de conseils, pour l'heure, Claire se contente de s'informer sur Yahoo actualités.

Pendant ce temps, dans la cuisine, assise au côté du prof de maths bénévole, Jack-Michel Cornil, quarante ans d'enseignement au compteur à « Ginette »,

elle est perdue. Au point de s'interroger, en décembre, sur la suite de l'année. Joanna s'inquiète aussi pour sa mère, employée dans une serre, restée seule avec ses petits frères et sœurs. Mais elle décide de s'accrocher. Elle met le paquet pour remonter sa moyenne en maths. Enfin, elle se focalise sur le travail. Après les concours blancs de mai, elle semble être entrée dans le moule : « Je commence à comprendre ce qu'ils attendent. J'espère que ça n'est pas trop tard. » Jack-Michel Cornil semble confiant : « Toutes les filles ont la rage de réussir et la plupart sont constantes dans l'effort. Face à certains, issus de milieux favorisés mais apathiques, elles ont toutes leurs chances. »



DÉCOMPRESSION Le dîner réglementaire, à 19 h 45, seule respiration de la journée pour les filles.

point d'étape de février. Elle sort d'une période difficile. Après l'opération de ses dents de sagesse, elle a enchaîné les maladies. Elle est affaiblie. Toutes les pensionnaires ont eu leurs petits soucis, des kilos en trop au rhume qui traîne en longueur. Claire raconte : « J'ai raté les trois premiers cours d'histoire sur la III^e République. De retour en classe, je n'ai pas eu le temps de tout rattraper, j'étais complètement perdue. J'ai dû travailler des heures et des heures, toute seule, pour m'y retrouver. En prépa, être malade, c'est vraiment une punition. » Après un début d'année sur un petit nuage, Claire déchant. « Quand on arrive, c'est merveilleux. Les profs sont si cultivés ! Je me souviens d'un cours passionnant sur la constitution d'une maison sous l'Ancien Régime. Aujourd'hui, je n'arrive pas à m'organiser. Je retape tous

la fameuse prépa du lycée Sainte-Geneviève de Versailles, Joanna tente de rattraper son retard. Depuis le début de l'année, cette Bretonne à la forte personnalité louvoie. Trop curieuse, trop éparpillée, toujours prête à entamer une joute verbale avec ses colocataires, elle n'est pas assez concentrée. « Rester six heures sur une chaise, c'est difficile », plaide-t-elle. L'an dernier, avant de se déterminer pour une prépa – sur les conseils de son prof d'économie –, elle a consulté sur Internet les CV des présidents de la République. « Beaucoup d'hommes politiques ont fait des écoles de commerce. » En arrivant au lycée Carnot, elle est surprise, elle aussi, par le niveau. En langues, elle craint de s'exprimer à l'oral, complexée par la virtuosité de ses congénères – merci, les séjours linguistiques à l'étranger ! En maths,

Il faut avoir tout lu à la rentrée

Les conseils de classe approchent. Les dîners sont joyeux et électriques. Claire dresse un bilan : « Cette année, j'ai rencontré des gens brillants capables de parler de la justice chinoise au Moyen Age. C'est un capital culturel que je dois acquérir. » Joanna poursuit : « J'étais deuxième de ma classe et je me suis rendu compte que le lycée ne nous prépare pas du tout à la réflexion. » Pour Raphaëlle, le conseil de classe est très positif : elle passe en khâgne avec une moyenne de 10,7 sur 20. Désormais, son moral est presque en béton. Elle s'appête à changer de lycée pour intégrer un établissement privé, en lettres modernes. Joanna, elle, passe de justesse, Claire finit l'année avec une mention bien et Layla cherche un établissement en province.

Au lycée Jules-Ferry, le 20 juin, assise au premier rang, Claire prend des notes depuis près de deux heures, la tête penchée sur la copie. Lettres, philo, latin, histoire, les profs se succèdent et livrent leurs instructions pour les vacances. Chacun distribue plusieurs pages de bibliographie. « Méfiez-vous, l'année est très courte, les concours sont à la mi-avril, préviennent-ils. Il faut avoir tout lu quand vous arrivez le 1^{er} septembre. » La pression ne se relâche pas. Claire reste enthousiaste. Le soir, dans la cuisine, elle compare ses listes avec celles de ses colocataires. En partance pour un stage de langue en Espagne, Raphaëlle soupire : « La prépa, ça fait mal, mais ça fait du bien. » ● L. C.

* Le prénom a été modifié.